



HAL
open science

Le trickster animal et son environnement naturel dans les littératures du Moyen Âge et francophones contemporaines. De Renart à Compère Lapin

Valentine Eugène

► **To cite this version:**

Valentine Eugène. Le trickster animal et son environnement naturel dans les littératures du Moyen Âge et francophones contemporaines. De Renart à Compère Lapin. En-deçà du grand partage Quelle écopoétique pour les textes médiévaux?, Louis-Patrick Bergot; Yoan Boudes, May 2024, Strasbourg, France. hal-04743636

HAL Id: hal-04743636

<https://hal.science/hal-04743636v1>

Submitted on 20 Oct 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Le *trickster* animal et son environnement naturel dans les littératures du Moyen Âge et francophones contemporaines. De Renart à Compère Lapin

Valentine Eugène

(« Étude et édition de textes médiévaux » - EA4349 / « Textes & Cultures » - UR4028)

Rapprocher, le temps d'une communication, le *Roman de Renart*¹, une série de textes narratifs écrits en langue d'oïl au tournant des XII^e et XIII^e siècles, et les contes créoles² collectés et « littérisés³ » aux XX^e siècle par Raphaël Confiant pourrait paraître incongru. Pourtant, aussi éloignés soient-ils dans le temps et dans l'espace, les deux corpus ont des points communs. La situation de bilinguisme, et plus précisément, la situation de diglossie⁴ dans laquelle les textes ont été écrits est un premier point commun⁵. L'importance que les auteurs accordent à la fiction d'oralité est un deuxième point commun. La réception des œuvres, parfois lues à l'aune du folklorisme (et de son relent de primitivisme) est un troisième point commun. D'autres points communs nous intéresseront plus directement aujourd'hui, à savoir : la forme de ces textes ; le cadre de leur action ; l'identité de leurs protagonistes. Nous avons en effet affaire à des contes qui, dans un monde essentiellement rural, mettent en scène un *trickster* animal. M'appuyant sur les résultats d'une étude de Massimo Bonafin – qui avait montré comment, d'une occurrence à l'autre, transcendant les frontières des langues, de l'histoire et de l'art, peuvent circuler les thèmes, les motifs, les discours, les croyances, les figures et les signes culturels⁶ –, je propose d'interroger la permanence et les évolutions du modèle du trompeur dans ses rapports à son environnement. Je montrerai ainsi que, de l'Occident médiéval au bassin caribéen contemporain, de Renart à Compère Lapin, la connaissance fine et la parfaite maîtrise de son habitacle comme des règles ou lois qui le

¹ *Le Roman de Renart*, éd. publ. sous la dir. d'Armand Strubel, avec la collab. de Roger Bellon, Dominique Boutet et Sylvie Lefèvre, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », n° 445, 1998.

² Raphaël Confiant, *Contes créoles des Amériques*, Paris, Stock, 1995.

³ Raphaël Confiant, « Deux mots et quatre paroles », dans *ibid.*, p. 12.

⁴ Popularisé par le linguiste américain Charles A. Ferguson, le terme désigne la coexistence d'« au moins deux variétés de la même langue, employées par certains locuteurs dans différentes circonstances » (« In many speech communities two or more varieties of the same language are used by some speakers under different conditions », Charles A. Ferguson, « Diglossia », *Word*, 15, 2 (1959), p. 325-340, p. 32.). Le rapport entre ces variétés est hiérarchique, puisque l'une est qualifiée de « haute » (elle assume des fonctions linguistiques nobles en contexte formel), et que l'autre est qualifiée de « basse » (en contexte informel, elle remplit des fonctions linguistiques standards, comme la communication quotidienne, les conversations familières, les pratiques culturelles populaires ou orales, etc.).

⁵ La langue référentielle, pour le Moyen Âge, est le latin ; pour la Martinique contemporaine, le français. La langue qualifiée de « basse » est, pour le Moyen Âge, le français ; pour la Martinique contemporaine, le créole.

⁶ Massimo Bonafin, « Il complotto della volpe (e della donnola), ovvero. La retorica del trickster », dans *Remembrances et resveries. Mélanges Jean Batany*, dir. Huguette Legros, Denis Hüe, Joël Grisward et Didier Lechat, Orléans, Paradigme, 2006, p. 211-217.

régissent jouent un rôle clé dans certains mécanismes déceptifs. L'analyse de ces mécanismes permettra de questionner en creux la sensibilité (ou l'absence de sensibilité) « paléo-écologique » du *Roman de Renart*, et de la confronter aux figurations et représentations du monde naturel et des interrelations entre les vivants dans les contes créoles. Nés dans un contexte de « bricolage » culturel (au sens où l'entend Lévi-Strauss⁷) et de « sauve-qui-peut⁸ » (l'expression dénote un arrière-plan historique traumatisant⁹), ceux-ci se distinguent, à l'instar du *Roman de Renart*, par leur absence de « morale¹⁰ », voire leur cruauté.

Je déploierai mon étude en deux temps. Je m'attacherai tout d'abord aux types de ruses fondées sur les rapports conflictuels entre l'humain et non-humain. Je m'intéresserai ensuite à la façon dont la possession d'un savoir sur la nature et son instrumentalisation concourent efficacement à duper l'autre.

I. La ruse en milieu anthropisé

1. Appropriation et usages du produit des interactions humaines avec la nature

Les contes renardiens aussi bien que les contes collectés par Raphaël Confiand mettent régulièrement en scène des activités humaines rurales, parmi lesquelles la chasse¹¹, la pêche, l'élevage, la semaison et la récolte¹². L'une des spécialités de nos *tricksters* est alors de venir puiser dans les réserves patiemment constituées par les hommes. Ainsi de Renart, qui se sert copieusement de poules et de chapons¹³, d'anguilles et de harengs¹⁴. Ainsi de compère Lapin, qui n'hésite pas à manger les grains de maïs que le paysan François destine aux oiseaux :

⁷ Claude Lévi-Strauss, *La Pensée sauvage*, Paris, Plon, 1962.

⁸ Raphaël Confiand, « Deux mots et quatre paroles », préface cit., p. 13.

⁹ Arrière-plan traumatisant que dessinent la colonisation des Amériques et son extermination des populations autochtones ; les trois siècles d'esclavage dans les plantations de canne à sucre ; les guerres incessantes entre les puissances coloniales pour la possession des îles ; etc.

¹⁰ *Ibid.*

¹¹ Voir *Renart et Liétard* ; *Renart le noir* ; « Père Lapin et père Bouki », dans *Contes créoles des Amériques*, p. 122 sq., p. 124 ; etc.

¹² Voir *infra*.

¹³ Voir notamment *Le Duel judiciaire*, v. 1575 sq. (« Li jors trespasse, la nuit vint. / Renars cui des capons souvint / Ne les pot metre en obliance : / Vint as capons, si les desjouque, / Un en menjue, au cuer li touce ; / Les autres trois a mis a terre, / L'endemain les revenra querre, / Si les a couvers del terrier, / Si s'est venus arrier couchier. ») ; *La Confession de Renart*, v. 80 sq. (« A soi le trait, en est entrés, / Tout coiemet et asserti. / Un capon prent, n'a pas fali / Qui bien valoit cinc et maille ; / Ains n'i quist nape ne touaile, / Tot maintenant li ront la teste, / Renars manje et fait grant feste ») ; *Le Puits*, v. 133 sq. ; etc.

¹⁴ Voir notamment *Renart et les anguilles*, v. 38 sq. (« Quant vit la charete quarchie / Des anguilles et des lamproies, / Musant fichant parmi les voies / Cort as devans por iaus deçoivre : / Ains ne s'en portent aperçoivre. / [...] / Sus les paniers se jut adens, / Si en a un ouvert as dens, / Et si en a, bien le saciés, / Plus de trente herens sachiés. / Auques fu widiés li panniers / Car molt en menja volentiers, / Qu'oncques n'i quist ne sel ne sauge. ») et *Renart et Primaut*, v. 1293 sq. (« Vit caretes par aventure / Qui venoient grant aleüre. / De poissons carchiez estoient / Que a la foire amenoient, / Si comme herens et plaïs. / Renars ne fu pas esbahis, / Que

Au coucher du soleil, Lapin passa près de l'endroit où François avait enlevé la neige à coups de pioche pour faire un emplacement afin d'y placer des grains de maïs. C'était pour les oiseaux car si presque tous les oiseaux quittent le nord pour aller vers le sud en hiver, il y en a toujours qui demeurent sur place. Mais comme la terre est couverte de neige, ils n'ont pas beaucoup à manger. Alors François se disait que c'était une bonne chose que d'aider ces oiseaux-là. Il répandait du maïs le soir en se disant que probablement au matin, les oiseaux viendraient le manger. Mais quand Lapin passa devant tous ces grains étalés par terre, il se dit : « Eh ben, maintenant, voilà que mon problème est réglé ! » Lapin pouvait ainsi aller manger le maïs tous les soirs. Ainsi commença-t-il à grossir et se dit : « Bien, maintenant, c'est réglé pour l'hiver¹⁵ ».

L'appropriation discrète ou tapageuse¹⁶ de ces denrées qui sont le produit des interactions de l'être humain avec la nature est interprétée comme l'une des déclinaisons possibles de la ruse, ce qu'attestent les remarques des narrateurs, comme dans la branche XIII, où l'on précise que les marchands « Bien voient qu'il son deceü¹⁷ ». Plusieurs commentaires formulés par les personnages proposent la même lecture. Aux reproches que lui fait père Bouki sur son épaisseur, Lapin répond : « “si tu étais aussi rusé que moi, tu ne serais pas aussi maigre que tu l'es¹⁸ ». Et, de fait, le scénario met en présence, sur le plan actantiel, un « trompé » et un « trompeur » qui, sur le plan actoriel, se décline en un partage entre l'« homme » (le « trompé ») et l'« animal » (le « trompeur »). Selon cette perspective, l'animal devient l'exploitant imprévu de l'exploiteur de la terre et de ses ressources. Le trickster, dès lors, n'a plus le souci d'interagir en propre avec son environnement naturel pour se substantier. Le confort qu'il en retire suscite l'envie des autres animaux, moins malins que lui.

La résultante des interactions humaines avec la nature et ses sols devient alors le support d'un autre type de ruse qui ne met plus seulement en prise le *trickster* avec l'homme, mais le *trickster* avec son semblable. C'est ainsi que, sur la demande pressante de sa future victime, nos protagonistes sauront indiquer aux autres bêtes où et comment se procurer à manger. Pour leurs congénères, ils deviennent un modèle à imiter. Malheureusement, rien ne

quant les a veüs venir / Dou chemin ne se volt partir, / Ains s'apense qu'il en avra, / Ja li marcheans nel savra. / [...] / Renas si saisi un pannier / U il avoir bien un millier / De herens fres a bon estraine. / Mengié en a une dousainne, / Tant que tot ot le ventre plain. »).

¹⁵ « Père Lapin et père Bouki », p. 124-125.

¹⁶ Voir notamment *Renart et Primaute*, v. 1356-1369 : « Au careton dist : “Diex te saut, / Bien puis huimais tenis ma voie, / Que fait ai çou que je queroie. / De fain estoie sormenés, / Bien me sui ore desjeunés / De vos herens a bone estrinne : / Mengié en ai une douzainne, / Bien sai qu'ils sont de grant bonté, / Bien valent çou qu'il m'ont costé ! / Je vous lais tot le remanant, / A Damredieu tous vous comant, / Qui m'ariva a icest port. / Uns herenc seulement en port, / Ne plus ne mains, bien le saciés.” ».

¹⁷ *Renart et Primaute*, v. 1375.

¹⁸ « Père Lapin et père Bouki », p. 125.

se passe jamais comme prévu dans cette *mimésis* parodique : Primaut le loup se fait accueillir par les bâtons des charretiers¹⁹, père Bouki par le fusil de François²⁰. Comme le prouvent ces exemples, nos personnages, en dépit du don parole qui leur est accordé²¹ ou des vêtements qu'ils portent, font rarement l'expérience heureuse de leur contact avec les hommes. Si, spontanément, les conventions liées à la représentation anthropomorphique des espèces sauvages (il en va autrement des espèces domestiques) suggèrent l'idée d'une continuité entre les règnes, la mise en scène récurrente d'antagonismes verbaux ou physiques, en revanche, révèle une véritable fracture entre l'humain et le non-humain – une fracture dont savent tirer profit les *tricksters*.

2. Tirer profit du rapport conflictuel entre les hommes et les animaux

Les contes renardiens, tout comme ceux collectés par Raphaël Confiant, mettent en présence des acteurs humains et animaux. S'il arrive parfois que les uns dialoguent avec les autres – ce qui arrive d'ailleurs plus fréquemment dans les contes caribéens que dans les contes renardiens²² –, on observe cependant que la société des uns entre peu en contact avec celle des autres. Lorsque cela arrive, la rencontre se vit fréquemment sur le mode du conflit. Globalement, les animaux sont perçus par les hommes comme des proies²³ et/ou comme des intrus menaçant ce qu'ils estiment être leur domaine réservé (maison, enclos, vignes, champs, etc.). Le regard qui est ainsi porté par l'humain sur l'animal, et que traduit concrètement une

¹⁹ *Renart et Primaut*, v. 1459 *sqq.* : « Et quant l'a veü, si s'escrie : / “Ha ! ha ! le leu qui est sans vie ! / Signour, or dont ! tost dou venir ! / Ja le porons as puins tenir : / Il nous cuide engignier, ce croi, / Ausi comme Renars, par foi ! / Or ça venés a grant effort, / Si savrons se li leus est mors !” / Lors i viennent a grant frapier / Trestot li autre carretier. / [...] / Adont l'a d'un baston enpoint / Durement, mais il ne se mut. / Uns carretiers i acurut / Atot un levier en ses mains, / Si l'a feru parmi les rains / Si grant cop qu'a poi ne l'a mort. ».

²⁰ « Père Lapin et père Bouki », p. 126 : « À la nuit tombée, Père Bouki s'en alla, fit plusieurs fois le tour du poulailler mais il n'y avait pas d'endroit où il eût pu entrer. Comme il faisait un peu de bruit, les poules commencèrent à s'agiter et à faire du bruit aussi. François entendit cela, pris son fusil et sortit par la porte de derrière. Quand Père Bouki vit cela, il courut le plus vite possible dans la forêt. ».

²¹ On trouve, dans les deux corpus, une explication étiologique du don de parole accordé aux animaux. Pour le *Roman de Renart*, voir *Les Enfances de Renart*, une branche relativement tardive qui, en une Genèse apocryphe, narre la naissance des héros renardiens à travers le récit de l'ânesse de Balaam à qui Dieu accorda la faculté de parler pour empêcher que le prophète n'avance. Il s'agit là d'un épisode repris du livre des Nombres (XXII), que le narrateur conclue par « Cil Diex, si li vient a plaisir, / Puet encore bien consentir / A parler les bestes sauvages » (v. 227-229). Dans *Les Contes créoles des Amériques*, le récit étiologique figure dans « Compère Lapin et le Bondieu », où les lignes inaugurales nous renvoient à la possibilité édénique d'une libre circulation de la parole entre les espèces : « Il y a très longtemps de cela, quatre bons siècles pour dire la vérité, les animaux possédaient, tout comme les hommes, la faculté de parler. Tous se comprenaient aisément comme des êtres humains et, en outre, ils connaissaient aussi le langage de ces derniers » (p. 199).

²² Pour le *Roman de Renart*, voir *Renart et Liétard* ; (v. 319 *sqq.*) ; *Renart et Primaut* (v. 1056 *sqq.*). Pour *Les Contes créoles des Amériques*, voir « Le langage des animaux » ; « Femme-Macaque » ; « La jeune fille amoureuse d'un poisson » ; « Deux roches et une tête de macaque » ; « La fausse raclée » ; « Tigre et Macaque » ; etc.

²³ Micheline de Combarieu du Grès, « Les rapports entre les animaux et les hommes dans le *Roman de Renart* : langage de force et force du langage », dans *À la recherche du Roman de Renart*, dir. Kenneth Varty, New Alyth, Lochee publ., 2 t., 1988-1991, t. I, 1988, p. 163-216.

série de gestes hostiles (bastonnades en tout genre, courses-poursuites, etc.), avive le sentiment d'altérité : l'animal s'en trouve rabaissé au statut d'autre (nuisible), de menace ou d'« objet » de valeur²⁴. De tels comportements dramatisent (au double sens du terme) un principe de discontinuité entre les règnes, que cristallisent d'ailleurs certaines traces d'anthropisation du paysage. Dans le *Roman de Renart*, celles-ci deviennent régulièrement des moteur et vecteur de ruse.

Le *trickster* tire en effet profit de certaines modifications que la main de l'homme apporte à l'environnement. Placées sous le signe de l'entrave et du danger, ces modifications témoignent d'un rapport de domination. On ne compte plus en effet les *broions* et autres pièges matériels²⁵ disséminés çà et là par les paysans²⁶ pour braconner ou empêcher l'intrusion d'animaux et protéger leurs biens. La convoitise ou la crainte du prédateur conduit les hommes à laisser leur empreinte bien au-delà de leur propre habitacle, comme le prouve ce témoignage de Brun l'ours²⁷ :

« Renars, qui molt par est haïs,
 Avoit dejoste un plasseis
 Une riche vile espiee,
 Novelement edifiee.
 Lés le bois avoit un manoir
 U un vilains soloit manoir
 Qui molt avoit cos et gelines ;
 Renars en fist grans deseplines
 Qui bien en menja plus de trente.
 Tornee i a toute s'entente.
 Li vilains fist Renart gaitier,
 Ses chiens avoit fait afaitier.
 Ou bos n'ot ne sentier ne triege
 U il n'eüst u las u piege,
 Tresbucet u enguing tendu :
 Ou bos en ot maint estandu²⁸. »

Ces pièges sont, de fait, souvent placés sur les lieux de passage supposés des bêtes, ce qui est notamment le cas à la fin de la branche VIIa :

²⁴ Voir Mathieu Arnoux, *Un monde sans ressources. Besoin et société en Europe, XI^e-XIV^e siècles*, Paris, Albin Michel, p.123.

²⁵ L'analyse du vocabulaire des pièges matériel amène Armand Strubel à distinguer deux types de pièges : d'un côté, les mâchoires qui se referment sur la patte de l'animal ; de l'autre, les lacets ou les collets attachés à une perche de bois ou à un arbuste flexible (l'animal engage alors son cou dans un nœud coulant et les mouvements qu'il fait pour s'en extraire rompent l'équilibre, resserrant ainsi le nœud). Voir Armand Strubel, « Engins, pièges et déceptions : la ruse de Renart en mots et en actes », dans *Deceptio. Mystifications, tromperies, illusions de l'Antiquité au XVII^e siècle*, Montpellier, Publications de l'Université Paul Valéry, 2000, p. 115-141, p. 130 sqq.

²⁶ Les branches VIIa, XIII, XIV, XV et XVI en offrent plusieurs exemples.

²⁷ *L'Escondit*, v. 1334-1349. Je souligne.

²⁸ *Ibid.*, v. 1334-1349. Je souligne.

[Renars] garde en une estroite sente,
Si a choisi en une orniere,
Entre le bos et la charriere
Un broion de chasine fendu
C'uns vilains i avoit tendu²⁹ ».

Les trébuchets et les collets régulent les dynamiques de circulation des vivants non-humains : visant à congédier ces derniers des zones d'habitat et d'exploitation des hommes, ils peuvent aussi ironiquement contribuer à les attirer en ces lieux. Pour servir ses intérêts, le *trickster* n'hésite pas à subvertir leur rôle. Le goupil, qui repère (ou qui a déjà repéré) ces pièges, profite volontiers d'eux : usant de son verbe séducteur, il y conduit ses victimes qui s'y trouvent prises³⁰.

Dans les contes renardiens comme dans les contes caribéens, la faim / fin justifie toujours les moyens, qui ne sont pas étrangers à la possession et à l'instrumentalisation d'un savoir « naturaliste » structuré par « la connotation de stabilité, d'uniformité et de normativité³¹ ».

II. Possession et manipulation d'un savoir sur la nature

1. Le savoir éthologique

L'une des spécialités de Renart est d'user habilement de son savoir des mœurs et comportements des vivants. Ce savoir brille particulièrement lorsqu'il concerne les *habitus* alimentaires de ses pairs. C'est le cas dans plusieurs épisodes de tromperie que l'on rencontre dans *Renart le Noir* (v. 2474 et ss.) ou dans *Le Jugement de Renart* (v. 493-710 et v. 746-922). Dans ces trois épisodes, le scénario est peu ou prou identique : confronté à la présence d'un ambassadeur gênant chargé de le ramener à la cour du roi Noble pour qu'il y soit jugé, le goupil doit se débarrasser de son visiteur. Pour ce faire, il tire profit des pièges disséminés çà-et-là dans les paysages anthropisés qu'ils traversent³². La question étant : comment conduire

²⁹ Voir notamment *Chantecler, Mésange et Tibert*, v. 718-722 : « [Renars] garde en une estroite sente, / Si a choisi en une orniere, / Entre le bos et la charriere / Un broion de chasine fendu / C'uns vilains i avoit tendu ».

³⁰ La seule exception se rencontre dans *Renart jongleur*, où après avoir dérobé le piège d'un vilain, le goupil l'utilise lui-même contre Poincet, son rival amoureux : « S'avoit iluec deus las tendus / Et un broion en terre enclos » (v. 2993-2994).

³¹ Suivant la définition que Pierre Charbonnier donne au mot *naturaliste*, un tel savoir s'appuie, pour qualifier des êtres ou des processus, sur « la connotation de stabilité, d'uniformité, et de normativité que revêt l'idée de nature » (Pierre Charbonnier, *La Fin d'un grand partage. Nature et société, de Durkheim à Descola*, Paris, CNRS éditions, 2022, p. 33).

³² Voir *supra*.

son adversaire au piège matériel désigné ? Beaucoup d'analyses ont insisté sur son usage « diabolique » du langage. Certes, dans nos trois épisodes, la ruse du *trickster* est essentiellement verbale ; mais elle se fonde au départ sur la bonne appréhension de la « nature » de l'importun. Derrière le mot *nature*, il convient moins d'entendre, comme on a tendance à le faire aujourd'hui, « le monde physique extérieur à l'homme³³ » que sa première acception médiévale, fruit de l'héritage christianisé de la *physis* grecque³⁴. Alain de Lille, dans ses *Distinctiones* (PL 210, 871), énumère les différents sens de *natura* :

*Natura aliquando ita large sumitur, quod omne illud, quid, quo modo potest intelligi, natura dicatur ; unde Boetius : Natura est quidquid quid quo modo intelligi potest. [...] Aliquando sumitur in designatione substantiae tantum, unde Boetius : Natura est quidquid agere vel pati potest ; [...] Restrigitur tamen hoc nomen natura circa substantiam corpoream, unde Boetius : Natura est principium motus per se et non per accidens ; [...] Restrigitur etiam circa substantialem differentiam et specificam quae adveniens generi facit speciem, ut hoc universale rationabile, unde Boetius : Natura est reformans specificam differentiam. Dicitur esse substantiale rei per quod res nascitur, id est suum esse ingreditur ; [...] Dicitur potentia rebus naturalibus indita, ex similibus procreans similia [...]*³⁵.

Plus que l'être substantiel de la chose (par lequel celle-ci naît, autrement dit entre en possession de son être), la « complexion » variée des choses, l'origine ou la puissance inhérente aux choses (par laquelle le semblable est engendré par le semblable), c'est bien la raison et la loi naturelle³⁶ qui fonde la nature même des êtres et que chaque être observe³⁷ qui nous intéresse. Or selon cette « loi naturelle », que connaît et que maîtrise le *trickster*, l'ours

³³ Étienne Anheim, « Les métamorphoses de la nature dans l'Europe à la fin du Moyen Âge », dans *Les Natures en question. Colloque annuel 2017 du Collège de France (18-20 octobre)*, dir. Philippe Descola, Paris, Odile Jacob, p. 51-70, p. 52.

³⁴ Sur l'héritage antique de la notion et sa transformation, voir Pierre Hadot, *Le Voile d'Isis. Essai sur l'histoire de l'idée de nature*, Paris, Gallimard, 2004.

³⁵ Alain de Lille, *Distinctiones*, PL 210, p. 871. Je souligne. Trad. Mistral : « La nature est parfois prise dans un sens si large que tout ce qui peut être compris de quelque manière que ce soit est appelé nature ; d'où Boèce : "La nature est tout ce qui peut être compris de quelque manière que ce soit." [...] Parfois, elle est prise pour désigner seulement la substance, d'où Boèce : "La nature est tout ce qui peut agir ou subir." [...] Cependant, ce terme de *nature* est restreint à la substance corporelle, d'où Boèce : "La nature est le principe du mouvement par soi-même et non par accident." [...] Il est également restreint à la différence substantielle et spécifique qui, en s'ajoutant au genre, fait l'espèce, comme cet universel rationnel, d'où Boèce : "La nature est ce qui forme la différence spécifique." On dit qu'elle est la substance de la chose par laquelle la chose naît, c'est-à-dire qu'elle entre dans son être ; [...] On dit qu'elle est la puissance insufflée aux choses naturelles, engendrant des semblables à partir de semblables [...]. »

³⁶ Voir aussi Jean-Luc Solère, « Nature », dans *Dictionnaire du Moyen Âge*, dir. Claude Gauvard, Alain de Libéra et Michel Zink, Paris, PUF, 2002, p. 967-976, p. 967.

³⁷ Une telle conception est liée à la découverte entre le XII^e et le XIII^e siècle des traditions philosophiques grecque et arabe. Sur ce sujet, voir Gregory Tullio, « Nature », dans *Dictionnaire raisonné de l'Occident médiéval*, dir. Jacques Le Goff et Jean-Claude Schmitt, Paris, Pluriel, 2014, p. 806-819, p. 809-814.

est amené à manger du miel ; le chat, des souris ; le mouton, de l'avoine. Fort de ce savoir, le goupil n'a plus qu'à mener ses conversations dans les directions qu'il escompte afin de susciter le désir de ses victimes pour les denrées qu'il leur fait convoiter et qu'il rend pour ainsi dire présentes³⁸. Ainsi s'adresse-t-il à Brun l'ours :

« Brun, fait Renars, biax dous amis,
Conme en grant painne vous a mis
Qui cest mont vous fist avaler !
Je m'en devoie a court aler,
Mais que j'eusse mangié ançois
D'un mervillous mangier françois. [...]
Por tel afaire con je di,
Biax dous sires, des miedi
Ai ge tous mes mes aïnés,
Dont je me sui ja desjunés,
Et si ai mengié six denrees
De novel miel en bonnes rees.
– *Nomini patre, Christum file,*
Fait Bruns, par le bial cors saint Gile,
Renars, cils mels dont vous abonde,
Ja es ce la riens ens el monde
Que mes las ventres plus desire.
Ha ! Car m'en donés, biax dous sire,
Par le cors bieu, Diex, moie coupe ! »
Et Renars li a faite la loupe,
Si rist por çou qu'il le deçoit³⁹.

Un peu plus loin, Tibert le chat réclame à manger au goupil, qui saura tirer profit de la situation :

³⁸ Claude Reichler, *La Diabolie. La séduction, la renardie, l'écriture*, Paris, Éditions de Minuit, 1979, p. 84.

³⁹ *Le Jugement de Renart*, v. 520 sqq. Je souligne.

– Avés vous ne cok ne geline,
 Ne cose c'on puist mengier ?
 – Tysbert, trop menés grant dangier,
 Ce li respont Renars ; *baras*
De soris crasses et de ras,
Je cuic que ja n'en mengeriés.
 – *Si feroie molt volentiers !*
Ja d'ials ne serai trop lassés.
 – *Et je vous en donrai assés*
Le matin, a solel levant.
 Or me sivés, g'irai avant. »
 Renars issi de sa taisniere,
 Et Tysbers le siut par derriere,
 Qui n'i entent barat ne guille.
 Errant vinrent a une vile
 Ou il n'avait que vinz maisons.
 « Tysbert, savés que nous ferons ? »
 Ce dist Renars : « *Ci maint uns prestres,*
Et je connois molt bien son estre.
Assez a fourment et avainne,
Mais les soris l'en font grant painne :
Mangié l'en ont plus que d'un mui.
 N'a encore gaires que j'i fui,
 Mais je lor fis une esvaïe :
 Dis en retinc en ma partie.
 L'une partie mis en mon estui
 Et l'autre ai mangie hui.
 Vois les pertruis par ou g'i entre.
 Passe outre, si sole te ventre ! »
Mais li lichieres le mentoit,
Car li prestres qui la manoit
N'avoit ne orge ne avainne,
 De çou n'ert il en nule painne⁴⁰.

Dans *Renart le Noir*, le *trickster* assure vouloir aller à la cour, avant de détourner le mouton Belin de sa mission d'ambassadeur :

⁴⁰ *Le Jugement de Renart*, v. 802 *sqq.* Je souligne.

– Sire, voir, a vostre plaisir
 Ferai puis que li rois me mande
 Non mie mande mais conmande ;
Je irai a cort volentiers.
Mais s'il vous plaist, biaux amis chierz,
Un petit avant mangeroie :
Truqu'a la cort a molt grant voie,
Et une avaine a ci delés ;
Se il vous plaist, vous en aurés
Aises ensi con je devin.
 – Avaine, sire, dist Belin !
Par saint Thumas le bon martir,
G'en vorroie ma panse emplir ;
 S'il vous plaist, ensegniés le moi.
 – Sire, dist Renars, par ma foi,
 Molt volenters vous i menrai. »
 Atant se sont acheminé
 Grant aleüre le troton
 Entre Renart et le mouton ;
 Droit a l'avaine sont venu⁴¹.

On le voit, il ne s'agit pas de donner physiquement ces denrées, mais d'en évoquer simplement l'attrait, autrement dit, d'« en parler⁴² », comme l'a bien montré Claude Reichler. Sa faconde implique « la collaboration continue de la victime⁴³ » où le désir réside déjà puisque celui-ci est « naturel ». Il suffit ainsi au tentateur de « l'éveiller en faisant croire à la proximité de son objet, donc à la possibilité de sa satisfaction⁴⁴ ». Pour *faire-faire*, l'enjeu est alors de *faire-croire*. Afin ne pas éveiller les soupçons, la parole du *trickster* se doit d'être crédible. Le contenu de ses propos réclame donc d'être, sinon réel, du moins *réaliste*, ce à quoi peut notamment contribuer la mise en avant d'un savoir écosystémique.

2. Le savoir écosystémique

Dans les deux premiers épisodes de ruse que l'on rencontre dans *Le Jugement de Renart*, l'*acroire* repose tout ou partie sur l'exploitation d'une connaissance des interdépendances écosystémiques : butineuses, les abeilles fabriquent et se nourrissent du miel que les ours (entre autres) mangent⁴⁵ ; les chats mangent (entre autres) des souris qui mangent (entre autres) des céréales. La ruse fonctionne non par parce que le *trickster* garde

⁴¹ *Renart le Noir*, v. 2518-2537.

⁴² Claude Reichler, *La Diabolie*, *op. cit.*, p. 84

⁴³ André Villeneuve, « Renart, ou le risque de la séduction (*Le Roman de Renart*, branche II) », *Reinardus. Yearbook of the International Reynard*, 6 (1993), p. 185-202, p. 196.

⁴⁴ Claude Reichler, *La Diabolie*, *op. cit.*, p. 84 *sq.*

⁴⁵ L'alimentation de l'ours brun, qui tire jusqu'à 75% de ses calories de la matière végétale, est en grande partie végétarienne.

jalousement son savoir, mais bien parce que les victimes elles-mêmes sont au fait de la chaîne alimentaire qui les lie aux autres vivants. Si Renart, en effet, parvient à emprisonner le museau de Brun, c'est parce que ce dernier sait que la fente d'un arbre peut abriter une ruche qui rutille de nectar. Si le goupil arrive à mener Tibert dans la maison du prêtre, c'est parce qu'en présentant son grenier comme étant rempli d'avoine et de froment, il peut sereinement affirmer la présence de rongeurs qui allècheront le félin. Le bon déroulement du processus déceptif est assuré par l'évocation – si allusive soit-elle – d'un savoir écosystémique élémentaire, voire rudimentaire, que possèdent en commun le locuteur et l'allocutaire. Il en va tout autrement dans certains contes collectés par Raphaël Confiant, où le triomphe du *trickster* repose au contraire sur la méconnaissance des processus biologiques à l'œuvre dans la production des sols.

3. Le savoir agraire

Dans « Bouki et Lapin font la récolte⁴⁶ » et dans « Père Lapin et père Bouki⁴⁷ », deux contes louisianais, des animaux s'associent pour travailler la terre. Les motifs du labourage, de la semaison et de la récolte en commun ne sont pas sans rappeler une branche renardienne, où des animaux d'espèces différentes – un goupil, un loup, un coq et un cerf – cultivent ensemble un essart. L'occurrence est unique dans le *Roman de Renart*, où les entreprises agricoles, d'ordinaire, sont réservées aux vilains. Le conte médiéval et les contes francophones ont donc en commun de ne pas témoigner d'un rapport « primitif » des vivants à une nature « sauvage » et presque « originelle ». En nous offrant la vision littéraire d'une véritable *campagne* au sens étymologique du terme – *campagne*, qui dérive de l'ancien français *champagne* (ou *champaigne*), désigne au départ un paysage de champs ouverts –, ils corroborent même les résultats les plus récents des anthropologues de l'environnement⁴⁸. Les travaux réalisés par les bêtes dans la branche XXIII nous rappellent en creux le rôle que joua, dans la mise en place d'un nouveau cycle de transformations des paysages européens, le choix d'une alimentation dominée par les céréales dès l'époque carolingienne, au moment où les cultures temporaires en forêt ont progressivement laissé place au champ permanent⁴⁹ (Fabrice

⁴⁶ « Bouki et Lapin font la récolte », p. 120-121.

⁴⁷ « Père Lapin et père Bouki », p. 122-129.

⁴⁸ Voir, entre autres, Joëlle Burnouf, Danielle Arribet-Deroin, Bruno Desachy, Florence Journot et Anne Nissen-Jaubert, *Manuel d'archéologie médiévale et moderne*, Paris, Armand Colin, coll. « U. Histoire », 2009 ; Joëlle Burnouf et Isabelle Catteddu, *Archéologie du Moyen Âge*, Rennes, Éditions Ouest-France, 2015.

⁴⁹ Fabrice Mouthon, *Le Sourire de Prométhée. L'Homme et la Nature au Moyen Âge*, Paris, La Découverte, 2017, p. 203-204.

Mouthon parle à ce titre des « grands défrichements » du IX^e au milieu du XIII^e siècle⁵⁰). Quant à la trame narrative respective des contes, elle révèle l'étendu des savoirs et savoir-faire des personnages en matière d'agriculture. Dans *Le Labourage en commun*, les compères se chamaillent autour du grain à planter, chacun avançant des arguments venant témoigner de leurs connaissances agroéconomiques :

Chantecler an gita un ris,
Si respondi assez briemant :
« Sire Renars, mien esciant,
Qui *cheneviere* y sammeroit,
C'est li riens qui plus i vaudroit.
Li grains en est douz a maingier,
Maintes foiz m'a heü mestier,
Et de la tille a on argent. »
Brichemer dit par mal talant
Que ja jor n'i sera sammee :
« *La terre est novel essartee,*
Bien i puet l'on orge semmer,
Se vos le volez craanter
Et je l'otroi de moie part. »
Ysangrins l'an fit un resgart,
Si li a dit ireemant :
« Danz Brichemers, a vo talant,
Ce sachiez voz, n'ira il mie !
Mal dahez ait qui si l'otrie,
Q'ainz cele foiz ne mengai d'orge
Que n'eüsse mal en ma gorge.
Mais se Renars deça l'otroie
Semmons de fromant ceste roie :
Ce est li miaz de tote rien ;
Vif de fromant, ce set on bien⁵¹ ».

À cet endroit du récit d'ailleurs, les termes techniques se multiplient :

⁵⁰ *Ibid.*, p. 205.

⁵¹ *Le Labourage en commun*, v. 50-74. Je souligne.

Qui donc veïst genz exploitier,
L'un *semmer* et l'autre *archier*,
L'autre ces *soiches aïiner*,
Et la ramille fors porter,
Et puis après bien *rateler*,
De bons sergenz li puet mambrer⁵².

Ces vocables participent à la composition d'un tableau en actes « réaliste », fidèle à l'esprit de « forçage des systèmes naturels⁵³ ». En lui évitant de se fatiguer, les compétences de ses comparses servent les intérêts du *trickster*, qui se contente de superviser astucieusement le labeur manuel :

Renars qui tot le mont deçoit,
Qui de mal faire ne recroit,
Estoit selonc. Si les semon :
« Or tost seignor ! Faites grant mont.
Je garderai que nus ne veigne,
Qui baston ni espee teigne
Dont il nos puisse faire mal. »
Lors garda amont et aval :
Bien sot son cul arriere traire,
Quar il n'ot cure de riens faire⁵⁴.

Dans les contes de *Confiant*, le *trickster* profite au contraire de l'ignorance de son acolyte. Lapin et Bouki plantent des « patates ». Vient le temps de la récolte, et de son partage. Lapin propose à son compère de choisir : Bouki rétorque qu'il « prendr[a] ce qui pousse sur le sol⁵⁵ », manifestant ainsi son ignorance en matière de tubercules. Pour répondre ainsi, l'hyène s'appuie probablement sur ses connaissances empiriques du travail agricole et sur une règle souvent observée : dans leur grande majorité, les produits de la terre poussent sur la terre. C'est pourquoi, ce jour-là, le personnage gagnera seulement une plante herbacée, impropre à la consommation. Lapin se défend pourtant de l'avoir « emblousé⁵⁶ ». Les lacunes de Bouki nourriront toutefois les stratégies déceptives que Lapin mettra en œuvre dans un autre conte, et que l'anthologie de *Confiant* nous invite à lire en série avec « Bouki et Lapin font la récolte⁵⁷ ». Dans ce conte en effet, « Père Lapin et père Bouki⁵⁸ », le *trickster* choisit

⁵² *Ibid.*, v. 83-88. Je souligne.

⁵³ Joëlle Burnouf, Corinne Beck, Marie-Christine Bailly-Maître, *et al.*, « Société, milieux, ressources : un nouveau paradigme pour les médiévistes », dans *Congrès de la SHMESP. Être historien du Moyen Âge au XI^e siècle*, vol. 38, No 1, Paris, Publications de la Sorbonne, 2008, p. 102.

⁵⁴ *Le Labourage en commun*, v. 27-36.

⁵⁵ « Bouki et Lapin font la récolte », p. 120.

⁵⁶ *Ibid.*, p. 121.

⁵⁷ Dans l'anthologie en effet, les deux contes se suivent.

de planter du maïs. Voulant tirer profit de la mauvaise expérience passée de Bouki, il propose de prendre « ce qui pousse sur le sol » :

« Eh ben, nous pouvons planter du maïs, fit Lapin qui ajouta : Pour te montrer combien je suis honnête, je prendrai ce qui pousse sur le sol et toi tout ce qui pousse en dessous⁵⁹ ».

On attendrait que l'hyène accepte l'accord – mais celle-ci réplique qu'elle n'aime pas les racines. Lapin suggère alors de planter des pistaches, et Bouki se réjouit à l'idée de se réserver « ce qui pousse en haut », laissant à l'autre « ce qui pousse en bas⁶⁰ ». Le marché semble satisfaire Lapin qui, « ria[n]t dans sa barbe⁶¹ », invite à renouveler l'opération, cette fois avec des carottes. Le récit débouche *in fine* sur une transformation « zéro⁶² » – à la fin du conte en effet, au moment où Lapin dit vouloir planter des choux et s'accaparer ce qui pousse sur le sol, Bouki a la fine intuition qu'on cherche à la duper. L'épisode qui, au grand dam de Lapin, s'achève sur le refus de Bouki, aura toutefois permis au *trickster* d'étaler avec virtuosité son savoir en matière d'agriculture.

La nature ambiguë des protagonistes, qui ne sont ni tout à fait humains, ni tout à fait animaux, décentre d'emblée notre regard, et nous invite à adopter le prisme de l'*autre* – cet autre *animal*. L'altérité, cependant, n'est jamais totale, puisqu'un tel principe esthétique brouille les « catégories ». Il ôte en effet à l'« humain » des attributs (entre autres cognitifs et moraux) qu'une « ontologie naturalise » considère comme partie prenante de sa « singularité absolue⁶³ ». Nos *tricksters* partagent avec les hommes cette « singularité ». La « mise en ordre » d'un savoir sur l'environnement et le vivant qu'ils effectuent à des fins décevantes en constitue la preuve. Il convient toutefois de noter que ce savoir qu'ils instrumentalisent astucieusement n'est ni savant ni technique : ce savoir est élémentaire, voire rudimentaire. Il n'empêche que celui qui méconnaît le savoir (même rudimentaire, donc) lié au processus biologique (comme la victime de Lapin), ou que celui qui sous-estime les rapports de force

⁵⁸ « Père Lapin et père Bouki », p. 122 *sqq.*

⁵⁹ *Ibid.*, p. 127.

⁶⁰ *Ibid.*

⁶¹ *Ibid.*, p. 128.

⁶² Tzvetan Todorov, « Les transformations narratives », dans *Poétique. Revue de théorie et d'analyse littéraire*, 3 (1970), p. 322-333, p. 332. L'effort de Lapin, à la fois sujet d'état et sujet opérateur, pour modifier la situation précédente, en effet, échoue.

⁶³ Philippe Descola, « Introduction », dans *L'Écologie des mondes. Paroles d'ici et d'ailleurs sur le climat et l'environnement*, dir. Romain Simenell, Marseille, IRD éditions, p. 12.

entre les règnes et les espèces (comme les victimes de Renart) finit toujours par être la dupe. Les mécanismes déceptifs observés, tout comme le choix fort d'une esthétique fondée sur l'alternance des traits anthropomorphiques et zoomorphiques, révèlent que la « nature » n'est jamais donnée à voir, chez Raphaël Confiant ou dans le *Roman de Renart*, comme un monde totalement « extérieur ». En témoigne le principe de circulation, si souvent mis à l'honneur – circulation entre les espaces, entre les « essences », entre les savoir-faire et les savoirs (éthologiques, écosystémiques, agronomiques).

Bibliographie

Textes d'étude :

Alain de Lille, *Distinctiones*, PL 210.

Raphaël Confiant, *Contes créoles des Amériques*, Paris, Stock, 1995.

Le Roman de Renart, éd. publ. sous la dir. d'Armand Strubel, avec la collab. de Roger Bellon, Dominique Boutet et Sylvie Lefèvre, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », n° 445, 1998.

Travaux critiques :

Étienne Anheim, « Les métamorphoses de la nature dans l'Europe à la fin du Moyen Âge », dans *Les Natures en question. Colloque annuel 2017 du Collège de France (18-20 octobre)*, dir. Philippe Descola, Paris, Odile Jacob, p. 51-70.

Mathieu Arnoux, *Un monde sans ressources. Besoin et société en Europe, XI^e-XIV^e siècles*, Paris, Albin Michel.

Massimo Bonafin, « Il complotto della volpe (e della donnola), ovvero. La retorica del trickster », dans *Remembrances et resveries. Mélanges Jean Batany*, dir. Huguette Legros, Denis Hüe, Joël Grisward et Didier Lechat, Orléans, Paradigme, 2006, p. 211-217.

Joëlle Burnouf, Corinne Beck, Marie-Christine Bailly-Maître, *et al.*, « Société, milieux, ressources : un nouveau paradigme pour les médiévistes », dans *Congrès de la SHMESP. Être historien du Moyen Âge au XI^e siècle*, vol. 38, No 1, Paris, Publications de la Sorbonne, 2008.

Joëlle Burnouf, Danielle Arribet-Deroin, Bruno Desachy, Florence Journot et Anne Nissen-Jaubert, *Manuel d'archéologie médiévale et moderne*, Paris, Armand Colin, coll. « U. Histoire », 2009.

Joëlle Burnouf et Isabelle Catteddu, *Archéologie du Moyen Âge*, Rennes, Éditions Ouest-France, 2015.

Pierre Charbonnier, *La Fin d'un grand partage. Nature et société, de Durkheim à Descola*, Paris, CNRS éditions, 2022.

Micheline de Combarieu du Grès, « Les rapports entre les animaux et les hommes dans le *Roman de Renart* : langage de force et force du langage », dans *À la recherche du Roman de Renart*, dir. Kenneth Varty, New Alyth, Lochee publ., 2 t., 1988-1991, t. I, 1988, p. 163-216.

Philippe Descola, « Introduction », dans *L'Écologie des mondes. Paroles d'ici et d'ailleurs sur le climat et l'environnement*, dir. Romain Simenell, Marseille, IRD éditions.

Charles A. Ferguson, « Diglossia », *Word*, 15, 2 (1959), p. 325-340.

Pierre Hadot, *Le Voile d'Isis. Essai sur l'histoire de l'idée de nature*, Paris, Gallimard, 2004.

Claude Lévi-Strauss, *La Pensée sauvage*, Paris, Plon, 1962.

Fabrice Mouthon, *Le Sourire de Prométhée. L'Homme et la Nature au Moyen Âge*, Paris, La Découverte, 2017.

Claude Reichler, *La Diabolie. La séduction, la renardie, l'écriture*, Paris, Éditions de Minuit, 1979.

Jean-Luc Solère, « Nature », dans *Dictionnaire du Moyen Âge*, dir. Claude Gauvard, Alain de Libéra et Michel Zink, Paris, PUF, 2002, p. 967-976.

Armand Strubel, « Engins, pièges et déceptions : la ruse de Renart en mots et en actes », dans *Deceptio. Mystifications, tromperies, illusions de l'Antiquité au XVII^e siècle*, Montpellier, Publications de l'Université Paul Valéry, 2000, p. 115-141.

Tzvetan Todorov, « Les transformations narratives », dans *Poétique. Revue de théorie et d'analyse littéraire*, 3 (1970), p. 322-333.

Gregory Tullio, « Nature », dans *Dictionnaire raisonné de l'Occident médiéval*, dir. Jacques Le Goff et Jean-Claude Schmitt, Paris, Pluriel, 2014, p. 806-819.

André Villeneuve, « Renart, ou le risque de la séduction (*Le Roman de Renart*, branche II) », *Reinardus. Yearbook of the International Reynard*, 6 (1993), p. 185-202.